

TRANSMUSICALES

Lieu : Rennes (35000), Salle de la Cité (vieux théâtre rouge et blanc). Température extérieure : 0° humide. Date : 17 et 18 décembre 1980 ; 18 heures/3 heures. Entrée : libre participation, minimum 10 F. Public : sold-out les deux nuits, environ 1 200 personnes multipliées par deux. Organisation : Hervé Bordier plus Terrapin. Musiciens : 60 à 70. Groupes : 16. Temps de passage : 35 minutes + rappel éventuel ; entre chaque groupe, jamais plus de dix minutes de battement pour les changements de matériel (record battu) ! Sono et technique parfaites. Aucun conflit entre organisation et artistes. Sans violence. Sans haine. Sans profit. Ailleurs, aujourd'hui encore, le stand de l'entrée eût été tenu par les petits commerces habituels (le badge remplace tout juste le chilum) ; aux Transmusicales, modernité oblige, les représentants du copy-art rennais vendent leurs magazines et réalisations luxueusement photocopiés : AML (Actualité Du Monde Libre/Pierre Fablet), et PPM (Plus Petit Magazine Du Monde/Hervé Lecoq). Plutôt que de sacrifier aux lois de l'artisanat mercantile, on aurait aimé que ces créateurs graphiques originaux participent plus à l'événement, en aménageant, par exemple, l'espace de la scène ou de la salle.

TRANSMUSICALES

Mercredi 17 : **Mister Hyde** (St-Malo). Les quatre twisteurs bretons sont encore bien adolescents. Naïveté plus impudence. Ils se vouent au culte du fun et des amours juvéniles, et bien sûr sont persuadés d'être bientôt le meilleur groupe français du monde ! Ah, si on les aidait plus, s'ils avaient de l'argent, etc... Récriminations usuelles. Ils devraient alléger encore leur son, chantillyser quelques chœurs et le Teppaz n'en tournerait que mieux. Dig it boys ?

Mickey'n'Stein (Nantes). Groupe gris. Costumes et franges balayées, nuque nette et oreilles bien dégagées, they are mi-mod, mi-jeunes gens modernes. Trois guitares, basse, batterie, lumières vertes et rouges. « Demain la fin du monde, et après l'héritage » ! Ils allient une musicalité soignée à une attitude fièrement désabusée. Ils font quelques reprises trop évidentes qui passent moins bien que leurs originaux : « Mystery Dance » de Costello et « Wild Thing » des Troggs. (Digression : poissez-vous vite à la version barbe-à-papa de ce hit par les Pin Ups, sur Polydor 2042.239 ; un quatuor de starlettes bataves et néanmoins pulpeuses.) Ils chantent « Jack l'Eventreur », sans jamais se départir de leur raideur. Ils ont un simple auto-produit, Jam 0480/MNS006, avec « Regards » et « Juillet/Août » (On déteste l'été).

U.V.Jets (Brest). Alias photocopie musique. Ce groupe est problématique. Musicalement, c'est parfait, mais cela souffre du syndrome Marquis de Sade au dernier degré. Distance, roideur, reprise de « Waiting For My Man », saxo, chanteur imitateur gauche, jusqu'où iront-ils ? Leur rock est exactement celui que jouait M.d.S. il y a deux ans. Pourtant, ils ont d'évidentes qualités, alors l'heure du choix a sonné : on n'a pas besoin de doublures, mais de sang neuf. **James Bond** (Rennes). Frisson, le set attendu. Alignés, sages, derrière une rangée de synthés, deux garçons et une fille/femme ; apparition de Pabœuf au saxophone, et, saluée par des clameurs, Anne-Caroline au chant. Anne-Caroline a treize ans. Pensionnaire toute la semaine à la campagne, elle est star le week-end à Rennes. Sa maman est dans la salle, il y a déjà des bad-

FRENCHY BUT CHIC

ges à son effigie, et si sa voix est mal assurée, elle n'en déclenche pas moins des délires. Cheveux courts, lèvres cassis, seulement vêtue d'une veste de cuir ceinturée, gambettes bronzées et danse appliquée, elle déchaîne des fantômes folitiques au cœur des plus froids. Elle chante « Je Ne Suis Pas Mata Hari », des textes écrits par les autres, qui ne correspondent pas tout à fait à sa sensibilité d'enfant électrique. Derrière, les sequencers robotisent imperturbables, on reconnaît au passage des bribes d'indicateurs T.V., des musiques de films, etc. Anne-Caroline a gagné, mais elle doit encore beaucoup travailler son phrasé pour que le concept soit tout à fait flash.

Sax Pustuls (ailleurs). L'autre événement de la soirée. On les appelle « les saxes », Pabœuf et Herpin ; ils soufflent à droite et à gauche, mercenaires intelligents, mais Sax Pustuls c'est leur petite folie, une explosion multi azimuts de musiques et de musiciens, du funky d'enfer au jazz le plus cool. Philippe Pascal vient chanter un morceau de Captain Beefheart, un barbu en smoking, masque et palmes joue de la mandoline aquatique en imitant avec sa bouche Donald se noyant dans sa baignoire, on passe du minimal au cuivré, du cyclique au free, du répétitif à l'instinctif. Les musiciens entrent et sortent, les bandes enregistrées se glissent, c'est le carnaval. D'ailleurs Pabœuf et Herpin sont masqués cotillons et Nicole, chanteuse et star en herbe, est déguisée en chinoise d'opérette. On pense aux Residents (dont les Sax sont fans, ils vont sortir un disque parodie : « Sax Pustuls Jouent Les Désirants »), au récent Talking Heads, à Defunkt, à toutes les grosses machines actuelles qui pratiquent la polyrythmie feu d'artifice référentielle. A ceci près que les Pustuls, s'ils ont la même intensité musicale que leurs collègues, privilégient l'humour, plutôt qu'un intellectualisme parfois faisandé.

Intermède surprise, **Sapho**, fourreau noir accessoirisé J.P. Gaultier, chante Piaf, accompagnée par un accordéoniste. « L'Accordéoniste », « Les Amants d'un Jour », « Milord », et devant le triomphe, « La Foule ».

Sucette Buvard. Un groupe comme il y en a encore trop, hard boogie vulgaire, additionné d'un saxophone incongru. Status Quo, ça veut dire justement : « rien ne change ».

Mister Mongol. Spécialité aussi fort répandue, le rock caca popo. Amalgame grumeleux de balucheurs trentenaires, conservés dans la Kronenbourg, hirsutes et bovins, ils jouent de la parodie gauloise, Odeurs en mille fois plus vulgaires, chansons à la gloire des nouilles au beurre, déguisements pathétiques, blues rock grossier. L'essence du cheap.

TRANSMUSICALES

Jeudi 18 : « **La Brune et Moi** », le film de Picouyoul, fiction 78 devenue documentaire approximatif sur Dogs, Edith Nylon, M.d.S. à l'époque de leur premier album.

Parasites (Paris). Vous vous êtes déjà écorché les yeux sur les B.D. de Caro ? Parasites, c'est son groupe. L'écran est toujours baissé devant la scène, les synthés produisent des grincements horribles, cris de souffrance animale, pulsation batterie, sur l'écran, des images déra-

pent en noir et gris : pilotes d'avions de guerre, stades socialistes, catastrophes, feu et sang, explosions, manipulations génétiques, un catalogue feuilleté d'esthétique agressive. Cela dure exactement quatre minutes intenses, derrière l'écran les musiciens sont restés invisibles et ils ont inventé l'œdème musical.

Private Jokes (Nantes). Une des grandes clagues de ces concerts, un groupe très british par son flegme et sa couleur, celle de U2, de Cure, d'Echo & The Bunnymen. Une mise en place parfaite, un son magnifique, une grande richesse d'harmonie, une musique sinueuse, paysagique, romantique, une rigueur passionnée. Le chanteur possède une voix éblouissante, parfaitement intégrée à son support musical, profonde, colorée, émotionnelle. On regrette seulement la faiblesse visuelle du groupe, un détail facile à améliorer. Ils obtinrent le premier rappel du festival. Ils chantent « We Are The Future », ils ont raison !

Etienne Daho Jr. (Rennes). L'autre star locale. Accompagné par M.d.S., avec Herpin au sax, Nicole et Christine en deluxe rodeo chorus girls, Etienne Daho, timide et appliqué, chante ses adorables chansons. Sensibilité soixante édition quatre-vingts, des histoires toutes simples d'amour et de quotidien, de rêve et de réalité. Les mots touchent juste et les arrangements sont musclés, avec séquence funky et reprise vigoureuse, pour finir, de « You Really Got Me ». Certes un triomphe populaire ne signifie pas beaucoup pour un héros local, mais le talent de ce garçon est trop évident pour laisser froids les décideurs vinyliques encore longtemps. Etienne a un simple enregistré cet été, et il ne trouve pas de distributeur. L'irresponsabilité frappe toujours.

Le mois prochain, suite et fin de l'événement Frenchy But Chic de l'année, aventures et frissons avec Les Nus, Affection Place, Marquis de Sade, Fracture et Orchestre Rouge. — JEAN-ERIC PERRIN.

Anne Caroline (James Bond), Etienne Daho Jr, Nicole (Sax Pustuls).



(Pierre René-Worms)

ROCK. FOLK

janvier 81

TRANSMUSICALE DE RENNES

Salle de la Cité (17-18/12)

C'était parti faiblard. Mr Hyde ennuyeux dans un rock qui se veut grand public, Mickey n' Stein poussif avec trois guitaristes, dont au moins deux en trop. Plus sérieux : U-V Jets. Mise au point impressionnante, musiciens classe, mais ils pompent telle-

mieux passer l'ensemble. Et puis James ^{justement} sa chanteuse, Anne Caroline, trente ans. Star locale pour un public en chaleur. Adorable et provocante. Elle danse très flash avec plein de synthés par derrière, lancinants, bourrés d'idées en germe. Deuxième concert de leur vie : on voulait être conquis. Hélas, elle chante tellement faux qu'on en grince encore des dents. Difficile d'assurer sur tous les tableaux. Mais on attendait tous Sax Pustuls. Formé par les deux sax de MdS, ces petits génies réunirent autour d'eux un big band de délire. Une douzaine de bargeots sur scène : vive le rock allumé. Moment de pure folie : Philippe Pascal venant chanter « Clear Spot » de Beefheart. Complètement hallucinant. Le reste fut plus brouillon, mais ce qui ne devait être qu'un coup pour rire risque de devenir quelque chose d'énorme. Mille personnes debout. Invitée surprise, Sapho prolongea l'étonnement en chantant Piaf avec un accordéoniste. Délices... Fin de soirée en queue de poisson avec du hard rock bien couillon (Sucette Buvard) (... !) et du vulgaire minable par des baluchards bourrés (Mister Mongol).

Le lendemain fut stupéfiant. Début catastrophique avec un film d'une nullité minante (« Ma Brune et Moi »). Et puis ce fut le crescendo. D'abord les Parasites, de Paris. Trop court, leurs dix minutes de rock électronique firent tout de même impression. S'ensuit Private Jokes. Influences Magazine/Television, un rock comme on n'a pas l'habitude de l'entendre par des Français. Textes en russe, anglais et français : le genre de groupe qu'on veut revoir pour mieux apprécier. Les trois groupes suivants furent de gros chocs. Affection Place, d'abord. Venus de Lyon, ils font dans le genre Cure, Joy Division. Une sobriété exemplaire, une émotion physique inouïe. La beauté noire... Grand frisson. Entourés de plantes vertes, de tableaux abstraits ; une esthétique à la hauteur de la musique. Ils ont scié tout le monde. Pour relever le gant, un pur produit rennais : Etienne Dahot. Mort de trouille il rata son premier morceau, mais aidé par tout MdS il redressa le tir et fit danser tout le monde. Des chansons qui swingent avec un quelque chose de Gainsbourg dans les textes tout à fait convaincant. Pas un type de scène, Etienne, mais la reprise de « You Really Got Me » en funk avec Guillaume de Modern Guy et Nicole de Sax Pustuls fit craquer la foule.

Et puis les Nus. Formé par deux anciens de MdS, ils fascinèrent le public. Rocky, le chanteur, est certainement la grosse révélation du festival. Leur rock très pur, intériorisé mais en même temps épidermique, trip chair de poule et tout et tout, a complètement envoûté. Guitare magique, compositions très fortes, et en plus une violence sournoise, déguisée, absolument pas physique... Avec une reprise magistrale de « Femme Fatale ». La grosse déception vint de Fracture. Très dépersonnalisé par un son patchwork, mélange de hard et de pseudo-avant-gardisme... Triste. Un bœuf géant pour remonter le moral : Sapho, Guillaume, MdS, les Nus, un bout de Sax Pustuls pour une reprise hilarante de « Louie Louie ». Restait plus à MdS qu'à ramasser le gros lot. Et comme d'habitude, ils ne font jamais ce qu'on attend d'eux. En quatre morceaux, ils ont donné le plus dramatique d'eux-mêmes. Philippe Pascal bousillait les micros, chantait torse nu en se désarticulant littéralement, atteignant un paroxysme dans le tragique qui tourna à pas mal de planteries du

côté du groupe qui ne pouvait plus suivre. On est resté sur la curieuse impression d'un truc en gestation, la certitude d'assister à une prochaine tournée démentielle. Après ça, Sapho revint chanter Piaf, une fois de trop sans doute, et le dernier groupe dut ramer longtemps avant de mobiliser les énergies. Mais ça valait le coup : Orchestre Rouge fait dans l'hyper-speedé, John Cale et le Velvet ayant certainement frappé dans le coin. Quatre rappels après environ neuf heures de musique, il fallait le faire. — C. N.